

## PROGRAMME D'ACCOMPAGNEMENT OECUMÉNIQUE - TÉMOIGNAGES

(traduction G. Charbonnier)

### • 23.03.2011

Des colons s'installent sur une terre, propriété de l'Eglise, et demandent aux paysans de s'en aller

Des colons israéliens ont dressé une tente à côté du campement d'une famille palestinienne, dans la vallée du Jourdain, et ils ont demandé à la famille de partir.

Les colons sont arrivés à *Ein Al Hilweh*, au Nord de la vallée du Jourdain, lundi à 23 heures. Ils étaient armés, et ils ont menacé la famille. Ensuite ils ont dressé une tente munie de générateurs électriques, et ont( déployé un grand drapeau israélien, à quelques mètres de la tente de la famille Daraghmeh

Nabil Daraghmeh vit avec son épouse et ses quatre enfants sur cette terre qu'il loue de façon tout à fait légale au Patriarcat catholique. EAPPI rapporte que la police arriva alors, et lui ordonna d'enlever la tente de sa famille sous peine d'arrestation. - Il dit qu'il a vécu là, et fait paître son troupeau depuis 15 ans environ. « Les enfants, pas plus que les adultes, ne peuvent dormir tranquilles ici », dit Nabil. « Nous ne pouvons pas dormir, et mes enfants ne peuvent pas aller à l'école. Ils ont très peur. »

Les villages palestiniens de la vallée du Jourdain font l'objet d'une discrimination systématique de la part des autorités d'occupation. Ils ne peuvent pratiquement jamais obtenir d'autorisation de construire maisons ou installations d'eau. Et l'armée détruit ici fréquemment des constructions « illégales », De plus, à la différence des grandes colonies agricoles du voisinage, beaucoup de villages palestiniens ne sont pas reliés au réseau de distribution d'eau, et sont obligés de faire l'achat coûteux de réservoirs d'eau

Nabil dit: « Mon message pour les colons est qu'ils nous laissent tranquilles. Nous avons passé deux nuits sans dormir. Mais ils agrandissent leur colonie, et ils ne veulent plus voir personne d'autre par ici. »

### • 4.03.2011 EAPPI

#### L'armée détruit pour la sixième fois Khirbet Tana

Un habitant de Khirbet Tana après la démolition de sa maison, en février dernier. Photo: EAPPI. . . . / . . .

1

« Ma famille a résidé sur cette terre depuis l'Empire ottoman », a dit Majid, un habitant de Khirbet Tana, hier, à

des observateurs EAPPI. Mais un enracinement depuis des générations ne pèse pas lourd face à une force militaire conquérante.

Des soldats israéliens sont arrivés dans le village, mercredi matin, avec des jeeps et des bulldozers, et ils ont rasé

21 installations, y compris des abris pour les animaux, et des tentes dressées à la suite des démolitions précédentes. C'est la sixième importante démolition ici depuis 2005, la 4<sup>e</sup> depuis quelques mois.

« J'ai dit au soldat: - Vous vivez dans une État démocratique. Alors pourquoi faites-vous cela aux pauvres gens

que nous sommes ? Que voulez-vous de nous ? » Majid ajouta: « Le soldat s'est moqué de moi, et me dit: - Je

vous porte dans mon cœur. ».

Deux cent cinquante personnes vivent dans ce village fait d'un ensemble d'habitations en agglomérés et de bâches

servant d'abris pour les animaux dispersés comme des dés en miniature, dans une large vallée à l'Est de Naplouse.

La beauté du site est majestueuse, mais quand on est un emplacement stratégique, c'est une malédiction. La colonie israélienne de *Itamar* niche au sommet d'un escarpement dominant Tana. Quelques kilomètres plus à l'Est,

s'étend une énorme colonie agricole dans la vallée du Jourdain, utilisant ses précieuses ressources en eau pour

l'irrigation des cultures d'oranges et de bananes destinées à l'exportation vers l'Europe. Si ces ensembles de colonies se rejoignent un jour, cela se fera sur le territoire de Khirbet Tana

Il est tout à fait évident que l'armée israélienne veut faire disparaître le village. Celui-ci a subi des

démolitions répétées à grande échelle, par les bulldozers de l'armée – d'abord en 2005, puis au mois de janvier de l'année dernière, et maintenant c'est la démolition de nombreuses installations, chaque mois depuis décembre. Quelques villageois se sont installés dans des grottes voisines, après les destructions de février dernier. Mercredi, les bulldozers ont bouché les entrées de neuf grottes avec de gros blocs de pierres. L'explication donnée à la destruction de ces structures est qu'elles furent construites « illégalement », c'est-à-diresans un permis de construire des autorités militaires. De tels permis de construire sont pratiquement impossibles à obtenir, pour les palestiniens, en zone C; laquelle correspond à quelques 60 % de la Cisjordanie.

De plus, les habitants de Khirbet Tana dépendent de ces pâturages pour leurs bétails, la plupart ne peuvent rester dans le secteur. Ici, les destructions sapent le vie à sa racine: mercredi, un bulldozer a écrasé une brebis; il a saccagé un réservoir d'eau; et des soldats ont confisqué un tracteur. En décembre, l'armée a démoli l'école du village. « Pourquoi le monde ne fait-il rien ? Le monde ne voit-il pas ce qu'ils nous font ? », a demandé un habitant à l'Accompagnateur oecuménique (EAPPI). Quelques organisations, tel le Croissant rouge, ont distribué des tentes aux habitants, en urgence, mais l'existence même de Khirbet Tana, paraît de plus en plus problématique.

• **3.02.2011** De M. Lindgren et A Kent, Accompagnateurs oecuméniques à Bethléem.

Résistance pacifique à Beit Sahur

2

**Beit Sahur est une petite et pittoresque ville, tout près de Bethléem. Elle est pleine de créativité constructive – en général, en rapport avec une résistance populaire non-violente**

Nous avons rencontré le Professeur Mazin B. Qumsiyeh, le Dr Majed Nassar, et Nidal Abu-Zuluf afin d'en savoir plus sur la réputation de Beit Sahur. Nous savions qu'ils ont tous grandi dans la ville, et qu'ils ont consacré leurs vies à un activisme pacifique non-violent, d'une manière ou d'une autre.

Leur « carrière non-violente » a commencé, et même s'est épanouie, pendant la première Intifada, en 1988-89, lorsque la population de Beit Sahur s'est organisée en mouvement populaire contre l'occupation. « Nous avons pris conscience que si les palestiniens décidaient une fois de ne manger que des tomates, et cela de Gaza à Jénine, cela dérangerait les Israéliens », dit Majed « Nous avons alors pris conscience que nous ne pouvions pas l'emporter militairement, mais que nous pouvions vaincre sur le papier. Nous pouvions rendre l'occupation inutile et, à un certain point, ridicule. C'était là un chemin de vie. »

Toute une série d'initiatives innovatrices, à Beit Sahur, relevèrent en effet le défi de « l'occupation de papier », à la fin des années quatre vingt. « Je me rappelle quand nous fîmes cette grande marche prenant pour objectif la base militaire de Ush Grab », nous dit Nidal. « Nous étions quelques trois cents personnes, avec quelques internationaux et quelques militants pacifistes israéliens – quand nous approchâmes de la base militaire, nous enlevâmes le drapeau israélien et le remplaçâmes par le drapeau palestinien. Ce fut vraiment un coup ! Les soldats ne s'y attendaient pas ! ».

Désirant parvenir à l'auto-suffisance par rapport à l'occupation, les gens se mirent à cuire eux-mêmes leur pain, à produire leur lait, à confectionner leurs vêtements, et à organiser leurs propres établissements de santé, ainsi un certain Majed (Ndt. docteur en médecine) devint alors un élément de l'Organisation. Un jour, les gens de Beit Sahur se rassemblèrent devant la Mairie, et jetèrent tous ensemble leurs cartes d'Identité.

Plus tard, en novembre 89, une « Journée de Prière » fut célébrée dans l'Eglise catholique romaine de Beit Sahur. « Nous invitâmes les autorités juives, chrétiennes et musulmanes à prier et à agir ensemble », rappelle Nidal. « Et pour la première fois dans l'histoire, cette ville vit un responsable musulman et un responsable juif dans l'Eglise. » Majed pense que c'est grâce à la communauté chrétienne, ainsi qu'aux média internationaux, que la résistance populaire non-violente de Beit Sahur eut un relatif succès. « Vous savez, les gens auront pensé: Qu'est-ce que ces fous de chrétiens sont en train de faire à Beit Sahur ? »

Les initiatives populaires non-violentes à Beit Sahur culminèrent en 1989, quand des centaines d'individus et de communautés refusèrent de payer l'impôt aux autorités israéliennes. L'armée israélienne répliqua par un siège de la ville de 41 jours, faisant de Beit Sahur une zone militaire, et imposant un couvre-feu de 24 heures. « Ce couvre-feu fut employé à dévaliser la ville, » rappelle Majed. « Ils nettoyèrent littéralement plus de 200 bureaux d'affaires, maisons, ateliers, pharmacies. Ils ont tout pris, [...] Un fois même, ils confisquèrent un appareil de télévision. Et avant de s'en aller, ils dirent à la famille: « Donner un Sheckel et nous vous rendrons tout ». La famille refusa. Alors la femme courut vers le soldat, et lui dit: « Salut, vous avez notre Télé, voici la télécommande ! Il

vous la faut ! »

.3

Quand nous demandâmes au Professeur Mazin - qui a passé sa vie à étudier et à pratiquer la résistance non-violente en Palestine et aux États-Unis – pourquoi il participe à la résistance populaire, et pourquoi il a écrit à son sujet, il se mit à expliquer que tous les palestiniens ont le désir et la volonté de résister pour leur terre natale, et il poursuivit en disant:

« Il ne faut jamais écrire sur des choses que l'on n'a pas pratiquées. Je m'en réfère à ma formation de biologiste. Je n'ai été amené à écrire sur des choses qu'après les avoir expérimentées moi-même [ ... ] Quand je revins des États-Unis, je croyais connaître les personnes clés de la situation, mais après un certain temps ici, j'ai vraiment commencé à changer ma perception et ma compréhension des choses. Je me suis rendu compte que les plus tranquilles, ceux ne m'avaient pas frappé à distance, étaient vraiment des gens efficaces et généreux. » Plus que de se mettre sous l'autorité de chefs particuliers, Mazin a trouvé que « les mouvements non-violents efficaces sont les vrais mouvements de base, indépendants de tout chef puissant. »

Dans son livre publié récemment, *Résistance populaire en Palestine: Une histoire de l'espérance et*

*de l'autonomisation* (2010), Mazin embrasse plus de cent ans de résistance populaire non-violente palestinienne. La première Intifada ne constitue ainsi qu'une des diverses expériences de résistance non-violente à Beit Sahur et en Palestine. Mazin, Majed et Nidal sont d'accord pour dire que la résistance populaire non-violente a changé depuis la première Intifada. Bien des activistes politiques de la première Intifada ont transformé leur action en ONG. Beit Sahur est aujourd'hui fleurissante avec ses organismes, de la société civile, travaillant de façon non-violente contre l'occupation - occupation qui est encore une réalité quotidienne pour les palestiniens.

En permanence, le premier défi pour les gens de Beit Sahur est un problème d'espace vital, du à l'extension permanente de la colonie israélienne voisine de *Har Homa*, au Nord, et la confiscation des terres pour ce qui fut la base militaire d'*Ush Grab*, à l'Est.

Après que l'armée israélienne ait quitté la base militaire d'*Ush Grab*, en 2006, un mouvement de colons israéliens en revendiqua le terre au nom de sa prétendue signification biblique, en 2008. Nidal nous dit comment le Comité de Défense d'*Ush Ghrab* commença à agir en justice, aux États-Unis, contre le mouvement de colons appelé *Femmes en vert*, car il utilisait illégalement l'argent des impôts américains. Par ailleurs, le Comité et la population se rendirent régulièrement sur le site y plantant des oliviers et y installant un jardin public. « Mais alors nous nous sommes retrouvés avec cette tour militaire à la place. Selon les Israéliens, c'est là un compromis. La construction de la tour signifie que nous devrions nous arrêter d'y construire, et c'est pourtant le seul endroit où la population de Beit Sahur puisse s'étendre. »

Personne ne peut prévoir le futur, mais Mazin fait humblement remarquer, sur la base de ses longues années de recherches académiques, que « l'histoire est un grand maître, vous savez ... ». Majed note, lui, que « tout le monde ne sait pas aujourd'hui ce qui s'est produit dans le passé, et combien nous avons été créatifs. C'est notre histoire, et nous devons l'enseigner aux gens, tout en respectant les aspirations des nouvelles générations. »

4

• **78.01.2011** De Wayne, Accompagnateur oecuménique à Yanoun

**Comment un pasteur évangélique aboutit en Cisjordanie Des colons se promènent devant un accompagnateur oecuménique, à Yanoun (Photo: EAPPI**

**Nous revenons d'une visite dans un petit village, au milieu de la Cisjordanie, à des kilomètres d'où que ce soit. Nous sommes allés là-bas parce que leur petite école de fortune a été détruite pour la 3<sup>e</sup> fois par les bulldozers des autorités d'occupation depuis les dernières années. Tous les habitants ont reçu un avis d'expulsion sous 24 heures. Nous avons fait cette visite à quelques-uns, avec notre conducteur/interprète. Nous avons pris quelques photos, et sommes rentrés dans un sentiment de totale inutilité. Que faisons-nous dans ce monde-ci ?**

Pour cette visite, nous nous asseyons en compagnie du représentant du Conseil d'un autre village, et nous écoutons comment la source de leur village a été endommagée par des colons israéliens. Maintenant ils sont obligés d'acheter toute leur eau à la compagnie nationale israélienne des eaux. Nous avons écouté, nous avons pris des notes, et nous avons pensé ne rien pouvoir faire. Que faisons-nous dans ce monde-ci ?

Nous vivons dans le petit village palestinien de Yanoun, qui est littéralement au bout de la route, avec une population de moins de 80 personnes. Nous avons fait peu à peu connaissance avec les gens, et nous les trouvons très aimables et accueillants, mais la barrière de la langue est importante.

Aussi, nous nous asseyons souvent partageant le thé ou le café, et nous nous efforçons difficilement à la conversation. Que faisons-nous dans ce monde-ci ?

Permettez-moi de répondre en vous disant comment j'ai fini par arriver à Yanoun, en Cisjordanie. Je suis un pasteur évangélique depuis plus de 30 ans, et comme pasteur j'ai eu toujours le plus grand intérêt pour la Terre sainte. Pendant une grande partie de ma vie, j'ai considéré le rétablissement de la nation israélienne comme un miracle moderne, comme une preuve de la bénédiction de Dieu. Je suis assez vieux pour me rappeler avoir célébré le résultat de la guerre des 6 jours de 1967 en me réjouissant pour Israël, le petit David vainqueur du Goliath du méchant monde arabe.

Mais, il y a environ 6 ans, quelque chose commença à élargir mes vues à propos du Moyen-Orient. D'abord, j'ai lu un livre intitulé *Bethléem assiégée*, écrit par un pasteur palestinien, Mitri Raheb, qui dessert l'Eglise luthérienne de Noël, à Bethléem. D'abord, ce livre m'a ouvert les yeux sur la réalité d'un peuple appelé *les palestiniens*, qui a sa propre histoire à raconter. D'autres ont omis. Des gens comme Elias Chacour, un pasteur palestinien parlant de façon extraordinaire de pardon, face aux nombreux abus commis par le gouvernement d'Israël contre lui-même, contre sa famille, son village et son peuple. Marc Ellis, un théologien juif, et Mark Braverman, vrai juif américain, tous .../...

deux établissant passionnément que la nation d'Israël est comptable des questions des Droits  
5

humains fondamentaux et de la justice. Et encore Rev. Stephen Sizer, et Dr Gary Burge, qui exposent clairement une remise en cause biblique du soutien sans réserve à Israël.

J'ai commencé à découvrir que la glorieuse histoire de la naissance de la nation d'Israël s'accompagne d'une histoire parallèle d'un peuple autochtone qui était déjà dans la région appelée Palestine, lorsque les juifs commencèrent à arriver d'Europe. J'en vins à apprendre que la guerre d'indépendance d'Israël était considérée par les palestiniens, comme la Nakba (la catastrophe), qui avait produit 700 000 réfugiés palestiniens sans droit de retour dans leur pays natal, et dans leurs villages d'origine. De plus, entre 1947 et 1949, plus de 500 villages palestiniens en Israël furent évacués et détruits.

J'en vins à comprendre que la glorieuse victoire de la guerre des six jours de 1967 aboutit à l'occupation militaire israélienne d'une population de plus de 2,5 millions personnes, en Cisjordanie et à Gaza, depuis maintenant plus de 43 ans. J'ai compris que le gouvernement israélien avait beaucoup encouragé le déplacement forcé des palestiniens; encouragé la colonisation d'Israël dans ces territoires occupés; toutes choses illégales selon les normes des Droits humains internationaux, élaborées par la Cour de Justice internationale (juillet 2004). J'ai acquis la conviction que cette occupation militaire représente un terrible dommage humain, tant en ce qui concerne les victimes de cette occupation, qu'en ce qui concerne l'âme des occupants.

Il y a deux ans, j'ai discuté de ces questions avec un collègue pasteur évangélique, Andy Larsen, qui a un ministère d'accompagnement auprès de la communauté musulmane. Il me dit alors connaître une organisation chrétienne agissant avec des Israéliens et des palestiniens, à la recherche de moyens non-violents en vue de mettre fin à l'occupation, et de travailler pour la paix. C'est ainsi que je fis connaissance avec EAPPI. Andy connaissait son programme car l'Eglise évangélique de Suède en était partie prenante. L'occasion de m'y engager personnellement arriva quand je décidai de prendre une semi-retraite, et abandonnai une partie de mes responsabilités pastorales.

Mon épouse et moi fîmes acte de candidature, et en décembre 2010, nous partîmes pour Jérusalem pour une semaine d'orientation, et ensuite nous arrivâmes à notre poste. J'ai abouti dans la petite cité de Yanoun, et ma femme, Ruth, fut affectée à Jérusalem. Elle y travaille avec divers groupes israéliens et palestiniens au service de la paix et des Droits humains. Mon groupe à Yanoun est composé de 4 personnes, une de Norvège, une d'Allemagne, et deux de Grande Bretagne. Nous sommes dans ce petit village car, 8 ans auparavant, des colons israéliens en ont chassé les villageois palestiniens sous la menace des armes. La bonne nouvelle est que des groupes israéliens pour les Droits humains répliquèrent rapidement et encouragèrent les villageois à revenir chez eux. La promesse d'une présence permanente de résidents internationaux fut un argument qui leur permit de se sentir assez en sécurité pour rentrer chez eux. Ainsi EAPPI a-t-il pris la responsabilité de pourvoir à cette présence protectrice permanente.

Ainsi que faisons-nous dans ce monde-ci ? Alors qu'il nous semble souvent être inutiles, je sais que nous pourvoyons à deux choses dans cette situation troublée. D'abord, simplement, nous sommes là. Nous sommes engagés dans un ministère de présence. Nous marchons, jour après jour, avec les palestiniens dans le monde qui est le leur. Aussi inutiles que nous nous sentions, en

quelque mesure nous montrons aux palestiniens qu'ils ne sont pas oubliés, ni seuls. Dieu prend soin. Emmanuel. Dieu est avec nous. Ensuite, nous communiquons avec nos propres sphères d'influence, et nous aidons à développer une compréhension plus large de la complexité du Moyen-Orient, à la recherche de la façon de mettre fin à l'occupation, et de trouver une juste paix.

Tout en contemplant cette paisible petite ville de Yanoun, et en veillant les bergers en train de conduire leurs troupeaux, ou les paysans en train de labourer avec leurs ânes les petites parcelles de terre qu'ils détiennent depuis des siècles, j'ai la certitude qu'ils ne seraient sûrement pas là s'il n'y avait pas eu le fait que nous là. Que faisons-nous dans ce monde -ci ? Quelquefois je ne suis pas très sûr, mais j'ai la ferme assurance que Dieu sait, et qu'il est satisfait.

6

• **24.09.2010** De Stella, accompagnatrice oecuménique à Jayyous

### **Juste un jet de pierre**

Photo de Rachid, sur le téléphone portable de Saleem. (Photo: Stella C, EAPPI)

**Je suis assise avec John, mon collègue EAPPI, sur un canapé rembourré dans la chambre d'hôte d'une famille de Cisjordanie. Saleem R. est assise en face, câlinant ses deux plus jeunes fillettes. Elles ont les yeux grands ouverts, de peur et de manque de sommeil. Les garçons plus âgés se tiennent dans l'embrasure de la porte. Et le mari de Saleem, Mosad, est effondré sur une autre chaise, trop bouleversé pour essayer de communiquer avec nous. Au-dessus de nous, nous entendons les lourdes bottes des soldats israéliens qui ont envahi le toit de la famille.**

A 3 heures du matin, l'armée est arrivée à Azzoun, ville palestinienne, au Nord de la Cisjordanie, et ils ont arrêté Rachid, le fils de Saleem et de Mosad, âgé de 14 ans. Les soldats l'ont tiré du lit, lui ont bandé les yeux, et lui ont passé les menottes. Il est accusé d'avoir jeté des pierres. Maintenant les soldats ont occupé le haut de leur maison. La famille a peur que les soldats ne contaminent leur réserve d'eau (Ndt. réservoirs placés sur le toit) avec leurs excréments ou urines, comme c'est arrivé à d'autres. Le drapeau israélien flotte sur la maison.

En juste deux semaines, l'armée a opéré quatorze arrestations au cours d'incursions, à Azzoun. La plupart de leurs prises sont des jeunes de moins de 17 ans. Tous sont accusés d'avoir jeté des pierres sur l'armée ou sur des colons. Israël fait passer les enfants palestiniens de plus de 12 ans au tribunal militaire, et les considère adultes à partir de 16 ans. Les Israéliens résidant dans les territoires occupés, eux, dépendent de la justice civile, et ils sont considérés comme mineurs jusqu'à 18 ans. « Défense internationale des Enfants » (DCI), dans son rapport de l'an dernier, fait état de « notoires mauvais traitements et tortures d'enfants palestiniens, entre les mains de l'armée ou de la police ». Se fondant sur des témoignages de mineurs détenus, DCI a mis en lumière un modèle de mauvais traitement, comportant enchaînement et coups, visant à obtenir des aveux en hébreu, langue que la plupart des enfants ne comprennent pas. Ces aveux servent alors de « preuves » à l'encontre de plus de 700 enfants palestiniens par an. L'année passée, presque le tiers des aveux obtenus d'enfants palestiniens en Cisjordanie, étaient rédigés en hébreu.

Abdul Karim Sadi a rassemblé une documentation détaillée sur l'occupation, sur une période de plus de 20 ans. Il est un employé de terrain de l'organisation pacifiste israélienne *B'tselem*. Nous l'avons rencontré dans son bureau, alors qu'il interrogeait Mustapha S., âgé de 17 ans.

7

Mustapha a raconté les coups donnés à la porte, à 3 heures du matin, le bandeau placé sur ses yeux, les menottes à ses poignets, le traitement brutal, et les transferts d'un centre de détention à un autre. Il a reçu des coups de pieds et a été battu, dit-il. Il a été privé de nourriture, privé d'eau, empêché de se rendre aux toilettes pendant plus de 12 heures. Mais il a refusé de signer des aveux.

« J'ai passé 7 mois en prison pour jet de pierre. Je ne le referai jamais plus, car je ne veux pas retourner en prison. Je l'ai dit aux soldats », déclare-t-il.

A sa libération, Mustapha a fait du stop et a marché pendant 2 heures et demi, depuis le Centre de Détention de Huwarra jusqu'au domicile familial. « Je n'avais ni argent, ni téléphone sur moi, et ils m'ont simplement mis à la porte », dit-il.

Un autre garçon, Hamad S., est maigre et timide. Il semble avoir moins de 14 ans. Il a rongé ses ongles jusqu'au sang, et il a tellement mordu l'intérieur de ses lèvres que de grandes traces violettes, couvertes de croutes de sang, sont visibles. Il ne tient pas en place du fait de sa tension nerveuse, et ses jambes tremblent de façon incontrôlée. Avec délicatesse, Abdul Karim, lui demande des détails sur son arrestation récente. Lentement, il raconte comment sa mère l'a réveillé quand les soldats sont arrivés. Il a été emmené dans un centre de détention après qu'on lui eut bandé les yeux, et après avoir été giflé.”

« Ils m'ont giflé deux fois, et m'ont donné des coups de pied dans le dos, me poussant brutalement contre le mur », dit-il. « Pour commencer, je leur ai dit que ce n'était pas moi, que je n'avais pas lancé de pierres, parce que c'est la vérité. Mais j'ai eu peur, et au bout d'un certain temps, je leur ai dit que j'avais lancé une pierre qui n'avait touché personne. »

La façon dont sont traités les colons qui jettent des pierres est une plaisanterie par rapport à la façon dont sont traités les palestiniens. Une équipe d'Accompagnateurs oecuméniques (EAPPI), à Jérusalem, a récemment été l'objet de jets de pierres de la part de jeunes juifs orthodoxes. Les agresseurs ont été identifiés par des caméras vidéo, et les Accompagnateurs ont immédiatement rendu compte de l'incident à la police. Mais personne n'a été arrêté.

Cet exemple montre qu'il y a deux poids deux mesures dans l'application de la loi en Cisjordanie. Les palestiniens sont assujettis à la justice militaire, tandis que les Israéliens, au même endroit, sont passibles de la justice civile. « DCI Palestine » dit que les mauvais traitements et la torture des enfants palestiniens par les autorités israéliennes sont « notoires, systématiques et institutionnalisés ».

« Parmi cent déclarations écrites sous serment, recueillies par des avocats et des travailleurs sociaux auprès d'enfants ayant été détenus, à l'intention de DCI Palestine en 2009, 69 % font état de coups et de coups de pied, 50 % font état d'agressions verbales, et 32 % disent avoir été forcés de signer des aveux écrits en hébreu, langue que les enfants ne comprennent pas, a déclaré un porte-parole des EAPPI.

DCI affirme que le traitement des enfants par les Israéliens conjugue brutalité et impunité. DCI rapporte qu'entre 2001 et 2008 des centaines de plaintes officielles, tant d'adultes que d'enfants, ont été déposées contre ceux qui les ont interrogés, faisant état de tortures et de mauvais traitements, et qu'aucune n'a abouti à une enquête. Prière de se reporter au rapport complet de DCI.

Rachid a rejoint les quelques 700 mineurs palestiniens arrêtés chaque année par les autorités d'occupation. Saleem lui tend timidement son téléphone portable. A la vue du jeune visage de Rachid, elle émet un sanglot. Et nous entendons les soldats sur toit, qui participent à un jeu radiophonique.

*Rachid a été condamné à 9 mois de détention à la prison d'Ofra, en Israël. Sa famille n'a pas encore été autorisée à lui rendre visite.*

... / ...

8

• **15.09.2010** De Oliver W., Accompagnateur oecuménique à Yanoun.

### **Rencontre de Dieu au poste de contrôle**

Ashraf doit passer quotidiennement par un poste de contrôle israélien pour se rendre à son travail à Jérusalem.

(Photo: Oliver W., Accompagnateur oecuménique à Yanoun).

**Ashraf Tannous, 24 ans, travaille à Jérusalem, et vit à Ramallah, dans les Territoires palestiniens occupés. Devant être prochainement ordonné comme pasteur luthérien, je l'ai rencontré afin de l'interroger sur son vécu de chrétien palestinien.**

J'ai trouvé Ashraf, à Jérusalem, dans la tranquille cour de l'Église du Christ rédempteur, à l'abri des commerçants, des touristes et de la vie laborieuse de la Vieille Ville qui se trouve juste derrière nous. Il a servi un café arabe, et s'est mis à parler. Son histoire est celle d'une personne profondément convaincue d'appartenir à son peuple, et marquée par l'expérience de l'oppression.

« Le christianisme est né en Palestine, et il y a toujours eu ici une Église chrétienne vivante. 51 000 chrétiens résident dans les Territoires palestiniens aujourd'hui. Exactement un pour cent de la population. Mais ils s'efforcent d'être sel et lumière dans l'ensemble de la société. »

Avec de nombreux hôpitaux, établissements scolaires et autres institutions, les institutions chrétiennes sont d'importants pourvoyeurs de services et d'emplois, tant en Israël que dans les territoires palestiniens occupés.

Ashraf déclare que les relations des chrétiens avec leurs voisins musulmans sont placées sous le signe d'une amicale coopération. « Nous vivons ici ensemble paisiblement, dans le respect les uns des autres », dit-il.

Mais malheureusement un nombre considérable de chrétiens palestiniens ont émigré. Des sondages auprès des émigrants montrent que la principale cause de l'émigration est l'occupation, le manque de liberté et de sécurité, et l'absence de perspectives économiques. Très peu de réponses mentionnent le fondamentalisme islamique. En tout cas, dit Ashraf, chrétiens et musulmans sont confrontés aux mêmes difficultés résultant de l'occupation.

Ashraf a grandi dans une famille chrétienne de Ramallah, ville de Cisjordanie, au Nord de Jérusalem, qui est devenue un centre urbain. Son père a été expulsé de sa ville d'origine, Jaffa, par les milices sionistes, lors de la Nakba de 1948/49.

.../...

9

J'ai demandé à Ashraf à quel moment il est devenu conscient de la situation politique.

« C'est comme si je l'avais acquise avec le lait du biberon », dit-il. L'expulsion de sa famille, les mêmes expériences faites par ses voisins, la présence militaire.

« L'occupation est partout. Elle affecte notre vie, tous les jours. »

La vie d'Ashraf est gravement affectée par les restrictions de déplacement entre Cisjordanie et Israël. Pour se rendre à l'Église du Rédempteur, à Jérusalem, il doit passer tous les jours au poste de contrôle de Qalandia, un grand poste de contrôle, en forme de terminal, dont les murs en béton armé séparent Jérusalem de la Cisjordanie.

« Je ne sais jamais combien de temps cela va me prendre », dit-il. Avec 1500 à 2000 compagnons palestiniens en attente, cela me prend quelquefois trois minutes, quelquefois trois heures. Les gens sont souvent arrêtés, injuriés ou humiliés par les soldats. Ashraf dit qu'il arrive qu'on le réprimande et l'humilie sans aucune raison.

« C'est un grand défi à relever, pour moi, d'aimer les soldats comme Jésus nous dit de le faire de tout son cœur, dans le Sermon sur la Montagne », dit-il. Il voit encore là une tâche dans ce défi quotidien. « Au poste de contrôle, j'ai l'impression que Dieu travaille en moi, et qu'il m'aide à supporter la situation. Il est avec moi, et il me donne la patience et la force de remplir ma tâche » Ashraf dit que les Églises, à travers le monde, sont particulièrement appelées à travailler pour la paix et pour la justice. Il appelle tous les chrétiens du monde à venir visiter non seulement Israël, mais aussi la Cisjordanie, pour « voir notre souffrance ». Les chrétiens palestiniens disent souvent qu'ils ont le sentiment d'être abandonnés et incompris par leurs frères. L'an dernier, un groupe de théologiens chrétiens palestiniens a publié le *document Kairos Palestine*, qui invite tous les chrétiens épris de justice à réclamer la fin de l'occupation.

A 24 ans, Ashraf commence juste sa carrière. Pour des études, il va vivre plusieurs mois en Suisse et en Allemagne. Il a repoussé l'offre d'aller vivre à l'étranger. Ashraf dit qu'il espère que la situation changera en quelque manière, et que son peuple trouvera la liberté. Comme palestinien chrétien, il se sent appelé à être un messager de réconciliation et de compréhension mutuelle, à l'encontre de tout ce qui peut se produire.

« L'argent n'est finalement pas important. Ma vocation est d'être là avec mes frères et sœurs, pas à l'étranger. »

10

• **14.09.2010** - De Christian et Oliver, accompagnateurs œcuméniques à Yanoun

### **Petite et amère récolte**

Akram et l'un de ses arbres après l'attaque (Photo: Christian, EAPPI).

Après que des militants palestiniens aient tué 4 colons israéliens à Hébron, le 31 août dernier, les colons ont averti qu'ils allaient mettre un terme au « gel » imposé par le gouvernement, et qu'ils allaient reprendre leurs constructions illégales de colonies à un rythme normal. Ils n'ont pas annoncé une série d'actions de représailles contre des villages palestiniens vulnérables dans la campagne de Cisjordanie

Quand Akram Ibrahim Ali Imram serendit dans ses terres, dans le village de Burin, un matin de début septembre, il découvrit environ 20 de ses oliviers, coupés et saccagés. Quand nous rendîmes visite à Akram, le 5 septembre, des branches couvertes de centaines d'olives jonchaient le sol, déjà asséchées du fait du manque de rosée. Des colons de *Yitzhar*, une colonie construite sur les coteaux d'une colline voisine (dont le Rabin a été accusé d'incitation à la haine raciale), sont venus pendant la nuit avec des tronçonneuses, et ont tout saccagé.

« C'est mon gagne-pain pour ma famille. Maintenant, il ne me reste plus que 20 oliviers, nous dit Akram, tout en marchant au milieu des arbres décimés. Plus de 100 000 familles palestiniennes doivent aux oliviers la majeure partie de leurs revenus, selon les Nations Unies. L'huile d'olive représente près du cinquième de la production agricole de la Cisjordanie. Lui ayant demandé le montant approximatif de sa perte, Akram nous dit qu'à peine dix mois plus tôt des colons de cette même colonie extrémiste ont déjà détruit 81 de ses arbres.

« Finalement, j'ai perdu une récolte d'environ 2000 kg d'olives, juste en 10 mois », dit Akram. A l'aide de son téléphone portable, il fit un rapide calcul, et estima sa perte en olives à environ 76 500 NIS, soit 19 000 \$. Il attendait la récolte de ses oliviers pour octobre. Maintenant il ne lui reste pratiquement plus rien.

11

« Nous les avons entendus pendant la nuit. Ils avaient des tronçonneuses, mais nous ne pouvions rien faire », expliqua un voisin. Les colons de *Yitzhar*, sont généralement munis d'armes automatiques, et l'armée intervient rarement pour protéger les palestiniens de leurs attaques.

Le même genre d'attaques se produit souvent? partout où vivent ces colons israéliens extrémistes. Ils se sont regroupés dans des zones rurales aux alentours des villes palestiniennes de Naplouse et de Hébron.. Pour Akram, son gagne-pain s'en est allé. La Croix rouge internationale (ICRC) et les autorités israéliennes ont été informées des événements. Cependant, ni enquête, ni arrestation n'ont eu lieu.

Akram n'a aucun espoir que son dossier soit suivi par les autorités, ni de recevoir un quelconque dédommagement. Étant donnée la lente croissance des oliviers, il faudra au moins dix ans pour remplacer les arbres perdus. Mais tout cela dépend encore de la capacité financière d'Akram de tout recommencer.

Les malfaiteurs sont libres. Akram et sa famille continuent à souffrir. Alors que la récolte des olives s'approche, les paysans de toute la Cisjordanie espèrent qu'ils n'auront pas le même sort qu'Akram